

UNE VIE
L'HUMBLE VÉRITÉ

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

*Boule de suif et autres nouvelles –
Maupassant et les femmes*

GUY DE MAUPASSANT

UNE VIE

L'Humble Vérité

Roman



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

© 2021, Voir de Près
pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-336-0

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

PRÉFACE

Une vie : cela sonne comme un pied de nez. Comment penser d'un si petit ouvrage qu'il puisse contenir une existence ? Pourtant toute la vie de Jeanne s'y déroule, implacablement ; on la suit, de sa sortie du couvent jusqu'à la naissance de sa petite fille, sans jamais avoir l'impression que l'auteur se restreint en analyses, en descriptions ou en malheurs. Plus encore que dans ses nouvelles, Maupassant brille par son impitoyable concision. Son portrait d'une bourgeoise normande pourrait s'apparenter à un court roman d'apprentissage, mais l'enchaînement de calamités lui donne parfois des airs de tragédie grecque. Dès la première

pluie diluvienne qui noie le pays dans la scène d'ouverture, la vie de Jeanne paraît condamnée : qu'il soit un familier du pessimisme de Maupassant ou juste un observateur attentif à la multiplication des mauvais présages, le lecteur ne peut être surpris par la tournure des événements. L'ombre du malheur pèse sur la vie de Jeanne et l'écrase du poids du destin. L'auteur, à l'instar des dieux, semble lui faire payer son orgueil démesuré de jeune première pleine d'espérances : comment a-t-elle pu croire que la liberté l'attendrait à la sortie du couvent ? que le mariage la rendrait heureuse ? que l'aurore, le soleil, seraient siens comme elle le clame ? À la manière d'une Phèdre dégradée en jeune Yportaise, elle paye le lourd tribut d'une faute qui la dévore et corrompra sa modeste lignée.

Dans cette vie toute tracée où le sort la devance toujours, Jeanne est donc réduite à subir sans jamais comprendre, à attendre un bonheur qu'elle n'a jamais connu mais seulement fantasmé. Il devient impossible pour elle, dès lors qu'elle est mariée, de se projeter dans l'avenir et sa vie devient une longue paralysie. Alors qu'elle pensait connaître la liberté, elle se retrouve entravée dans un présent sur lequel elle n'a aucune prise et condamnée à se replonger dans le seul moment de grâce qui lui a été accordé lors de sa lune de miel. Il serait abusif de parler de féminisme ou au contraire de misogynie de la part de Maupassant, de voir dans *Une vie* un discours sur le sort des femmes. Toutefois, il faut s'arrêter sur l'acuité du regard que l'auteur porte sur Jeanne et sur sa vie de

femme. Chacune de ses douloureuses expériences est racontée avec un réalisme qui est tout autant à mettre sur le compte d'un héritage littéraire que sur celui d'une perception visionnaire des joies et des souffrances humaines. L'amour, la maternité et la sexualité en particulier sont au cœur de cette *vie*. La clairvoyance de Maupassant rend son portrait de la jeune mariée puis de la mère troublants de vraisemblance et les émotions brutes de Jeanne, bien plus que les infortunes qui rythment son existence, sont les nœuds dramatiques qui font progresser le récit. Jeanne « tombe » nous dit Maupassant : amoureuse, enceinte, mais aussi dans le mariage. Elle est dépossédée d'elle-même, d'abord physiquement, puis matériellement. Aussi n'avance-t-on pas de mésaventure en mésaventure,

mais au gré de ses joies, ses chagrins, ses espoirs et ses effondrements.

Ballotée par l'existence du début à la fin, elle semble presque réduite à l'état de chose. Il est saisissant de voir à quel point, dans *Une vie*, le paysage et les objets s'arrogent le premier rôle au détriment des êtres vivants – on voit là l'héritage flaubertien. Sans arrêt, les corps se heurtent au réel impassible qui les entoure. On veut saisir le monde, fusionner avec lui, c'est impossible ou trop fugace. Jeanne atteint la symbiose pendant son voyage de noces avec le paysage corse comme avec Julien : « elle buvait avec exaltation la saveur de la brume salée qui lui pénétrait jusqu'au bout des doigts », mais elle perd une vie à regretter cet instant unique. Tandis que les êtres s'ennuient, se mécomprennent, se blessent, la nature sans

cesse mise au premier plan et dramatisée continue ses métamorphoses au gré des saisons, insensible au destin des êtres. Il pleut, il fait chaud, la végétation éclot puis disparaît, mais elle fait cycle tandis que la vie humaine n'est que dégradation. Les humains sont esclaves de leurs sens et comme cloués au sol, empêchés de toute spiritualité – surtout quand l'Église est représentée par des prêtres imbéciles, lubriques ou fanatiques. Que l'on soit bourgeois ou simple paysan, cela ne change pas : Jeanne et Rosalie ont bu le même lait et la maîtresse finit sous la tutelle de la fille de chambre. Si réalisme il y a dans l'œuvre de Maupassant, c'est donc aussi qu'il raconte comme à chaque fois que les êtres tentent vainement de saisir le monde, d'être maîtres de leurs existences, ils sont brutalement ramenés

à la réalité. Or cela exhorte le lecteur, comme le sous-titre de la nouvelle le suggère, à une humble résignation face à l'implacable vérité.

Marie Lacor

1

Jeanne, ayant fini ses malles, s'approcha de la fenêtre, mais la pluie ne cessait pas.

L'averse, toute la nuit, avait sonné contre les carreaux et les toits. Le ciel bas et chargé d'eau semblait crevé, se vidant sur la terre, la délayant en bouillie, la fondant comme du sucre. Des rafales passaient pleines d'une chaleur lourde. Le ronflement des ruisseaux débordés emplissait les rues désertes où les maisons, comme des éponges, buvaient l'humidité qui pénétrait au-dedans et faisait suer les murs de la cave au grenier.

Jeanne, sortie la veille du couvent, libre enfin pour toujours, prête à saisir

tous les bonheurs de la vie dont elle rêvait depuis si longtemps, craignait que son père hésitât à partir si le temps ne s'éclaircissait pas, et pour la centième fois depuis le matin elle interrogeait l'horizon.

Puis elle s'aperçut qu'elle avait oublié de mettre son calendrier dans son sac de voyage. Elle cueillit sur le mur le petit carton divisé par mois, et portant au milieu d'un dessin la date de l'année courante 1819 en chiffres d'or. Puis elle biffa à coups de crayon les quatre premières colonnes, rayant chaque nom de saint jusqu'au 2 mai, jour de sa sortie du couvent.

Une voix, derrière la porte, appela : « Jeannette ! »

Jeanne répondit : « Entre, papa. » Et son père parut.

Le baron Simon-Jacques Le Perthuis

des Vauds était un gentilhomme de l'autre siècle, maniaque et bon. Disciple enthousiaste de J.-J. Rousseau, il avait des tendresses d'amant pour la nature, les champs, les bois, les bêtes.

Aristocrate de naissance, il haïssait par instinct quatre-vingt-treize ; mais philosophe par tempérament, et libéral par éducation, il exécrait la tyrannie d'une haine inoffensive et déclamatoire.

Sa grande force et sa grande faiblesse, c'était la bonté, une bonté qui n'avait pas assez de bras pour caresser, pour donner, pour étreindre, une bonté de créateur, éparses, sans résistance, comme l'engourdissement d'un nerf de la volonté, une lacune dans l'énergie, presque un vice.

Homme de théorie, il méditait tout